ERNEST HAYCOX

DES CLAIRONS DANS L'APRÈS-MIDI

roman traduit de l'anglais (USA) par Jean Esch

Postface de Bertrand Tavernier



ACTES SUD

“L’Ouest, le vrai”
série dirigée et présentée par Bertrand Tavernier

L’histoire de l’Ouest américain et de sa conquête a suscité la plupart des grands mythes fondateurs de l’imaginaire américain et inspiré des milliers de films d’un genre fameux – le western – qui célèbrent les vastes espaces et la présence de “La Frontière”, font revivre les affrontements entre les Blancs et les “Sauvages” (avec leurs déclinaisons religieuses, raciales, génocidaires), entre la Loi et l’Ordre, l’Individu et la Collectivité. Ajoutons à cela une guerre civile d’une rare sauvagerie dont l’Amérique paie encore les conséquences…

Nombre de ces films qui sont de purs chefs-d’œuvre ont pour origine des romans non moins excellents. Mais la plupart furent ignorés, méprisés par les critiques de cinéma, et rarement publiés en français.

La série “L’Ouest, le vrai” veut faire redécouvrir ces auteurs aujourd’hui oubliés ou méconnus (du moins en France), dans des traductions inédites.

Tout à la fois films et livres, j’ai choisi ces romans pour l’originalité avec laquelle ils racontent cette époque, pour leur fidélité aux événements historiques, pour leurs personnages attachants, le suspense qu’ils créent… mais aussi pour leur art d’évoquer des paysages si divers dont leurs auteurs sont amoureux : Dakota, Oregon, Texas, Arizona, Utah… l’Ouest, le vrai, quel irrésistible dépaysement !

B. T.

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dans un coin perdu du Dakota, la jeune Josephine Russell fait la connaissance de l'énigmatique Kern Shafter, aux allures de gentleman, que rongent un lourd secret et un désir de vengeance.

Shafter, officier déchu, part rejoindre comme simple soldat la 7e cavalerie commandée par le général Custer. Il y retrouvera son ancien rival…

Une histoire d'amour et de vengeance sur fond de la plus célèbre bataille des guerres indiennes, Little Big Horn, que Haycox retrace avec une extraordinaire acuité, une lucidité étonnamment moderne, dans ce magnifique roman épique et intime, lyrique et précis, ponctué de descriptions inoubliables.

Le personnage de Josephine, une jeune femme complexe, libre, vive, montre à quel point ce roman, comme tant d'autres, était en avance sur la vision que Hollywood donnait de la femme.

"Lire ce livre fut un choc. Je l'ai adoré."
Bertrand Tavernier

ERNEST HAYCOX

Auteur d'une trentaine de romans et environ trois cents nouvelles, Ernest Haycox (1899-1950) est un écrivain et scénariste de western célèbre. Parmi ses admirateurs, on compte Gertrude Stein et Ernest Hemingway à qui on attribue la phrase : "J'ai lu le journal chaque fois qu'il publiait un feuilleton de Haycox." Huit de ses œuvres ont été portées à l'écran, tels La Chevauchée fantastique, Le Passage du canyon *(basé sur un roman à paraître chez Actes Sud) et* Les clairons sonnent la charge *(adaptation du présent ouvrage). En 2005, le prestigieux jury des Western Writers comptait Haycox parmi les vingt-quatre meilleurs auteurs de l'Ouest du XX^e siècle.*

DU MÊME AUTEUR

ADIEU À HOLLYWOOD, Collection Intimité, 1955.
DES CAVALIERS DANS LA NUIT, Librairie des Champs-Élysées, 1974.

Photographie de couverture : © Jack Spencer

Titre original :
Bugles in the Afternoon
Éditeur original :
University of Oklahoma Press, Norman
© Ernest Haycox, 1944

© ACTES SUD, 2013
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-07188-2

ERNEST HAYCOX

Des clairons dans l'après-midi

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean Esch

Postface de Bertrand Tavernier

ACTES SUD

1

CETTE JOURNÉE RADIEUSE – CETTE TERRE LOINTAINE

La ville avait un nom, mais pas de forme, pas de rues, pas de centre. Elle se composait uniquement de cinq maisons, jetées au hasard dans la prairie poussiéreuse, dans l'Extrême-Est du Dakota, et qui se dressaient là, lugubres et anguleuses sur la toile de fond des derniers rayons de soleil de la journée. La voie ferrée, qui offrait à la ville son unique battement de cœur quotidien, sortait du néant tel un ruban noir, touchait cette Corapolis avec une indifférence précipitée, et repartait vers le même néant. Les cinq maisons étaient solitaires dans un espace gris-jaune qui s'étendait dans toutes les directions, si désertique que l'œil fatigué ne voyait pas où s'achevait la terre et où commençait le ciel. Il n'y avait aucun arbre dans ce monde, aucune inflexion, aucune interruption apaisante, uniquement le sol gris infini et une herbe rase et brune, devenue cassante, prête à dépérir quand les températures hivernales s'abattraient sur elle.

Le train – une locomotive et trois wagons – était arrivé et reparti, laissant une femme et un homme sur les parpaings du quai, devant l'abri de la gare. La femme, belle et ronde, souriait discrètement au paysage, comme s'il lui plaisait. À ses pieds, il y avait une malle et plusieurs sacs de voyage.

Personne ne se promenait dans les parages, personne n'était venu attendre le train. Cette femme et cet homme étaient seuls, face aux maisons silencieuses dont les fenêtres orientées à l'ouest s'embrasaient dans le soleil. Du quai partait un chemin qui serpentait à travers l'herbe rase jusqu'à une maison en bois, d'un étage, à une centaine de mètres de là ; devant se trouvaient un chariot et son attelage et deux petits chevaux sellés. Au loin, dans

la prairie, un tourbillon vaporeux de poussière signalait le passage de cavaliers, qui arrivaient ou partaient. L'homme, un peu plus bas sur le quai, contempla la ville, regarda la femme avec ses bagages, et s'avança.

— Ça doit être l'hôtel, dit-il en montrant la maison d'un étage. C'est là que vous allez, je suppose. Je vais porter vos bagages.

Elle n'avait pas plus de vingt-cinq ans, pensa-t-il, des yeux gris, une bouche joliment expressive et son regard, posé sur lui, était rempli de sang-froid. Elle sourit, répondit : "Merci", et quand il prit ses sacs pour se diriger vers le chemin sinueux, elle le suivit sans faire de remarque.

Un soleil éclatant et vif avait brillé toute la journée. Maintenant qu'il se couchait à l'ouest, en frôlant les montagnes lointaines, il semblait se fondre dans un lit informe de flammes d'or. Sa disparition s'accompagna aussitôt d'un refroidissement de l'atmosphère et de petites traînées venteuses arrivèrent du nord, en charriant l'odeur du brouillard givrant. L'hiver était tapi tout là-bas, au bord de l'horizon et un jour, ou une nuit, en l'espace d'une heure, il noircirait et gèlerait cette terre, il ratatinerait toutes les choses vivantes qui s'y trouveraient exposées. L'homme connaissait cette terre, ou les terres semblables, et l'impression qu'il éprouvait en se retrouvant là dilatait ses tissus et aiguisait son appétit de vivre. Pourtant, malgré toute sa bonté, cette terre était comme une jolie femme souriante, dont la chaleur et la générosité débordantes provenaient de ces mêmes sources profondément primitives qui pouvaient aussi la rendre cruelle.

La façade de l'hôtel était percée d'une porte et de plusieurs fenêtres qui s'ouvraient sur la terre poussiéreuse et une unique traverse de voie ferrée, disposée devant l'entrée en guise de marche. L'homme s'arrêta pour permettre à la femme d'entrer la première, puis il la suivit. Au bout d'un couloir étroit, un escalier raide partageait l'hôtel en deux moitiés égales. Sur la droite, une large ouverture donnait sur un saloon ; une autre porte, sur la gauche, permettait d'accéder à un boudoir et à la réception. Il y suivit la fille et déposa les bagages, en demeurant en retrait pendant qu'elle signait le registre. L'hôtelière était une grosse femme, soignée et taciturne. Elle demanda : "Ensemble ou séparées ?" Quand elle comprit, elle dit à la fille : "Vous pouvez prendre la 3." Tandis que

l'homme s'approchait du registre, elle l'observa, le jaugea, puis examina de nouveau la fille, rapidement.

Il signa son nom d'une écriture fluide et penchée, *Kern Shafter*. Son stylo hésita un instant, avant de continuer : *Cincinnati, O.* Une légère faille dans son assurance, immédiatement remarquée par l'hôtelière, qui s'attarda encore un peu sur lui, non pas avec curiosité ou méfiance, mais avec une froide insistance. Il reposa le stylo, en lisant le nom de la fille juste au-dessus du sien : *Josephine Russell, Bismarck, D.T.*

— Vous aurez la 7, dit l'hôtelière à Shafter.

Elle s'adressa aux deux en les englobant dans son regard.

— Si vous voulez prendre la diligence qui va vers le nord, elle part à quatre heures et demie du matin. On sert le petit-déjeuner à 4 heures.

Josephine Russell demanda :

— Puis-je avoir la clé de ma chambre ?

— Elles ont été emportées dans les poches des clients depuis longtemps. Mais si vous fermez votre porte, elle le restera. Si vous avez peur, bloquez la poignée de l'intérieur avec une chaise.

Elle ajouta, d'un petit air sardonique :

— Mais vous n'avez aucune raison d'avoir peur. Je ne tolère rien dans cette maison. Vous devrez monter vous-mêmes vos bagages. J'ai pas d'homme à tout faire. Comme si les hommes savaient faire quelque chose.

Shafter récupéra les sacs de voyage, les transporta à l'étage et attendit que la fille passe devant. Elle le précéda dans le couloir et entra dans la chambre 3. Elle marcha jusqu'à la fenêtre et se retourna pour le regarder ; un dernier éclat de soleil entrait par les carreaux, dévalait la courbe de ses épaules et soulignait sa poitrine. Elle avait ôté son chapeau et Shafter remarqua que ses cheveux étaient d'un noir profond, et pourtant, il trouvait qu'elle avait une peau de blonde. Peut-être était-ce dû au dessin de ses lèvres, ou à la façon dont ses yeux contenaient leur sourire.

— Merci pour votre aide, lui dit-elle. Vous croyez que ma malle peut rester sur le quai de la gare jusqu'à demain matin ?

— Je vais aller la chercher, répondit-il, et il s'en alla.

Elle demeura devant la fenêtre un instant, la tête légèrement penchée sur le côté ; elle regardait la porte ouverte en pensant

vaguement à lui. Il portait un foulard qui semblait avoir été offert par une femme. Ses vêtements étaient d'excellente qualité pour cette région et il avait le sourire facile. Toutefois, ses mains, se souvenait-elle, étaient très brunes, ses paumes larges et épaisses. Elle pivota et constata que le soleil avait disparu, baignant le paysage d'une étrange lumière de verre teinté, diluée. Dans la prairie, les cavaliers ne paraissaient pas plus proches qu'ils ne l'étaient il y a un quart d'heure.

Mais tout cela lui plaisait : l'étendue âpre de la terre, l'immense arc vide du ciel, les odeurs restituées par la chaleur de la journée et la brusque morsure de l'hiver qui approchait, cette petite ville éparpillée qui servait de lieu de rendez-vous aux propriétaires terriens, aux vachers et aux vagabonds dans un rayon de cent kilomètres, l'écho des voix d'hommes dans le saloon en bas ; car Josephine Russell était une fille de l'Ouest qui revenait d'un séjour dans l'Est, et cet Ouest-là, avec toutes ses particularités familières, l'apaisait. Elle fredonna une chansonnette pendant qu'elle se débarrassait de la saleté du voyage et se préparait pour le dîner ; elle contempla les dernières lueurs roses du soleil qui s'effaçaient tout là-haut dans le ciel. Et soudain, toute la prairie autour d'elle se retrouva plongée dans l'obscurité, les formes des autres maisons de la ville n'étaient plus que des ombres aux angles tranchants dans la nuit brusque. Elle descendit pour se rendre à la salle à manger.

Le bar étant dépourvu de porte, Josephine en eut une vision directe en arrivant au pied de l'escalier et elle remarqua que Shafter était assis à une table de poker avec quatre autres hommes. Il avait ôté son manteau pour se mettre à l'aise et s'était renversé dans sa chaise, un long cigare se consumait entre ses lèvres. Il paraissait de bonne humeur, satisfait…

Le lendemain matin, à 4 heures, elle descendit à moitié endormie et le trouva assis à la même table, sur la même chaise, en train d'achever une partie de cartes qui avait duré toute la nuit. Un peu plus tard, elle le regarda entrer dans la salle de restaurant. Il s'était rasé rapidement et, même s'il portait les traces du manque de sommeil, il semblait toujours aussi enchanté par ce qui l'entourait. Elle lui sourit quand il se tourna vers elle et obtint un sourire en retour. Il dégageait une sorte de décontraction, comme si

après s'être interrogé sur lui-même et son avenir, il avait pris une décision et s'était débarrassé des préoccupations ou des ambitions qui conduisaient d'autres hommes à l'épuisement. Ses cheveux étaient noirs et touffus et son visage, allongé et fortement charpenté, buriné, laissait voir les petits sillons de l'expérience aux coins de ses yeux. Des yeux vifs qui regardaient partout autour de lui et voyaient les gens, les situations qui l'entouraient ; c'était ce genre de vigilance qui incitait Josephine à penser qu'il était originaire de l'Ouest ou qu'il y avait vécu longtemps. Tous les hommes de l'Ouest possédaient cette même conscience de leur environnement.

Le petit-déjeuner se composait de bacon, de pancakes, de pommes de terre sautées et de café amer. Ensuite, elle se dirigea vers la diligence qui attendait, à temps pour voir Shafter déposer ses sacs dans le coffre. Il lui dit :

— Je n'ai jamais vu une diligence partir sans oublier des bagages. J'ai chargé une malle et trois sacs là-haut. C'est tout ?

— Oui, répondit-elle et elle monta dans la diligence.

Deux jeunes hommes y grimpèrent à leur tour et prirent place sur la banquette opposée, face à elle. Un individu énorme les suivit, évalua les places restantes et se serra à côté d'elle. Shafter était le dernier passager. Il jeta le mégot de son cigare en montant. Un long pardessus était posé sur son bras et dès qu'il fut assis entre les deux jeunes gens, il le déplia et l'étala sur les genoux de Josephine.

— Il va faire froid pendant environ une heure.

La lumière du jour inonda le paysage de vagues grises et fraîches ; l'odeur fétide de la poussière stagnait au-dessus de la terre et tous les sons semblaient fragiles dans l'air. La tige de frein cogna brutalement contre le cadre métallique et les jurons vigoureux du cocher mirent en mouvement les quatre chevaux. Ils avancèrent d'un pas lourd sur la terre desséchée, en faisant grincer leurs harnais de cuir, et tournèrent au coin de l'hôtel, au moment où s'élevait, derrière eux, la voix d'un habitant :

— N'oublie pas de dire à Mike que je serai là demain soir !

Soudain, la ville disparut, ils s'en allaient vers leur destination, les roues soulevaient et laissaient retomber une poussière âcre.

La diligence tanguait et tremblait quand elle s'enfonçait dans des creux profonds et le choc se répercutait chez les cinq passagers

tassés sur les deux banquettes. Le gros homme avait les mains sur les genoux ; sa masse se répandait sur Josephine Russell. Il fit quelques petites tentatives pour se redresser, mais constata que cela était impossible, alors il demeura immobile ; une odeur chevaline émanait de ses vêtements. Il tourna la tête et sourit à sa voisine.

— Ces carrioles n'ont pas été faites pour un homme de taille normale.

Elle lui rendit son sourire, sans rien dire. Encouragé par ce sourire, il ajouta :

— J'ai chassé l'bison ici, y a cinq ans. On n'en trouve plus de ce côté-ci du Missouri.

L'apathie du petit matin pesait sur eux. Josephine Russell s'était préparée à endurer cet inconfort aussi gracieusement que possible, comme le font les femmes. Les deux jeunes hommes, chacun calé dans un coin, regardaient le paysage d'un air absent. Kern Shafter posa les pieds bien à plat sur le plancher de la diligence et, prenant appui sur les deux passagers qui le flanquaient, il s'endormit rapidement.

Josephine Russell lutta contre la monotonie en se laissant aller à s'interroger sur lui. Il savait se détendre totalement dans des situations insolites et il s'était endormi presque immédiatement. Son menton reposait sur sa poitrine, le long trait plein de sa bouche s'affaissait. Les rides qui bordaient ses tempes disparaissaient quand ses yeux étaient fermés et le haut de son corps n'était plus aussi carré. Elle avait noté que, quand il demeurait sans bouger, il adoptait une sorte d'équilibre, une chose assez rare chez les civils. Il mesurait environ un mètre quatre-vingts ; il avait des grosses mains et des cuisses puissantes. Dans un pays qui, d'une certaine façon, incitait les hommes à porter d'épaisses moustaches, des favoris, des barbes à l'impériale ou des rouflaquettes, il restait rasé de près et il faisait preuve d'un certain goût en matière de vêtements et d'apparence. Dans l'Ouest, c'était une chose que l'on remarquait. Avec les femmes, il avait des belles manières et savait se montrer décontracté, attentionné, en leur présence. Encore une chose qui se remarquait. Elle plissa légèrement les yeux en le regardant et songea que cela expliquait peut-être la raison de sa présence ici : les hommes qui se rendaient dans l'Ouest avaient toujours leurs raisons, certaines courageuses, d'autres sordides.

Le temps s'éternisait et la chaleur montait. Un rayon de soleil entra par la fenêtre de la diligence et frappa le visage de Shafter. Cette caresse brûlante le réveilla aussitôt ; il resta immobile, mais les yeux grands ouverts. Il regarda le pardessus toujours posé sur les genoux de Josephine, se pencha pour le récupérer et le glisser, en boule, sous ses pieds. Après quoi, il se rendormit. Les quatre chevaux avançaient au pas, au galop, au pas, au galop ; chaque changement d'allure produisait une rupture agréable et un nouvel inconfort. Les roues soulevaient des nappes de poussière, poisseuse et dégoulinante, qui flottaient au-dessus et autour de la diligence comme un linceul, formant un point de repère visible à des kilomètres à la ronde. Les nuages de gaze s'engouffraient dans l'habitacle et déposaient une fine couche partout, s'insinuaient dans les narines et les poumons. La fraîcheur du matin fut absorbée par les premiers assauts du soleil ; une chaleur sèche commença à s'accumuler.

Le gros homme coincé au bout de la banquette roula des yeux autour de lui et, par une succession de mouvements prudents et gênés, il enfonça sa main dans sa poche pour en extraire un cigare. Il l'alluma et inhala profondément la fumée ; aussitôt, son visage s'adoucit et retrouva un peu de joie de vivre. Des nuages de fumée se répandirent à l'intérieur de la diligence et le gros homme fit un petit geste inutile pour l'écarter de Josephine.

Le premier effluve réveilla Shafter. Il ouvrit les yeux et regarda fixement le gros homme. Celui-ci sentait le poids de ce regard, mais il l'évita en se tournant vers la fenêtre. Il soupira bruyamment, coinça son cigare entre ses dents, le fit rouler dans sa bouche, tira dessus trois fois, rapidement, puis il se retourna vers Shafter pour exprimer son irritation. Il soutint son regard avec un air de défi, mais finalement, il jeta son cigare par la fenêtre, sur quoi Shafter se rendormit.

À la mi-journée, la diligence, qui luttait contre l'espace infini, plongea dans un ravin, puis s'arrêta devant une construction massive et terne posée sur un terrain jonché de boîtes de conserve et de bouteilles vides. Les passagers quittèrent douloureusement leur lieu de réclusion, déjeunèrent et regagnèrent leurs sièges à contrecœur. Le gros homme grimpa à côté du cocher, à la place d'un jeune garçon maigrelet aux cheveux en bataille, qui vint

s'asseoir sur la banquette, dans un silence hostile. Diligence et chevaux gravirent péniblement la pente du ravin, firent face de nouveau à l'océan de verdure et reprirent leur longue marche. Le soleil écrasait la diligence de tout son poids et faisait monter à l'intérieur une chaleur étouffante, prisonnière ; la poussière commença à s'élever à travers les fentes du plancher, sous la forme de petits tourbillons volubiles. Shafter remarqua la poussière qui s'accrochait aux cheveux de la jeune femme et la façon dont le soleil jouait sur son visage, en frôlant le pli délicat de ses lèvres. De l'humour se nichait là, malgré l'inconfort. Elle regardait par la fenêtre, mais elle sentit son regard et le soutint avec impertinence, sans sourire.

Shafter détourna la tête pour contempler la monotonie grise et brune du paysage. La brume descendait sur les confins du monde, mais des formes indistinctes s'y mouvaient : c'était d'ailleurs le seul mouvement visible, où que ce soit. Il observa ces silhouettes pendant une demi-heure et remarqua qu'elles se précisaient peu à peu. Maintenant, il savait de quoi il s'agissait ; ses paupières s'abaissèrent et une expression différente se peignit sur son visage. La voix du cocher leur parvint entre les grincements des roues, des brides et des chaînes :

— Ils sont toujours dans ce coin !

Mais la diligence n'accéléra ni ne ralentit.

C'était une file de jeunes Indiens qui avançaient dans le soleil, à l'ouest, sur leurs petits chevaux tachetés. Ils montaient avec les jambes écartées, en se balançant d'avant en arrière ; leurs cuisses nues, cuivrées, brillaient dans la lumière. Certains portaient uniquement un pagne, et d'autres des pantalons et des chemises d'homme blanc. Arrivés à une centaine de mètres de la diligence, ils changèrent de direction pour galoper devant. Ils menaient leurs montures à l'aide d'une unique courroie en cuir brut tressé et attachée à la mâchoire inférieure de l'animal. Un Indien banda lentement son arc muni d'une flèche, visa et fit semblant de tirer. Il tendit un doigt en l'air, d'un air moqueur, après quoi tout le groupe rebroussa chemin et repartit à toute vitesse. La voix du cocher se fit entendre de nouveau, essoufflée et soulagée.

— C'est des jeunes des réserves, mais on sait jamais trop ce qu'ils mijotent.

Le visage de Josephine Russell était figé, crispé, mais elle ne dit rien. Elle regarda Shafter.

— Des gamins qui jouent les durs, dit-il. Rien à craindre.

Le jeune homme maussade aux cheveux hirsutes était demeuré raide comme un piquet durant toute la scène. Il se détendit et demanda à Shafter :

— Vous vivez dans cette région ?

— Non.

— Alors, vous ne pouvez pas savoir. Il y a toujours des ennuis. Si on avait croisé ces gamins à un moment où ils pensaient avoir une chance, ça se s'rait passé autrement.

— Inutile de s'inquiéter pour des choses qui n'arrivent pas.

Le jeune homme n'avait pas envie de céder face à ce supposé pied tendre et la présence d'une femme le poussa à mettre en avant sa connaissance de la frontière.

— Si vous aviez vu ce que j'ai vu… Des gens scalpés, des familles entières défigurées… Vous ne prendriez pas ça à la légère.

— Si nous étions au printemps ou en été, répondit Shafter, je me serais inquiété. Mais l'hiver approche. Ces Indiens vont vivre dans une réserve, où ils mangeront la viande du gouvernement. Alors, ce seront de bons Indiens, jusqu'au retour du printemps.

Mécontent de voir son point de vue ainsi balayé, le jeune homme jeta un regard noir à Shafter ; il semblait tenté de le remettre à sa place avec quelques paroles bien senties. Shafter soutint son regard bas jusqu'à ce qu'il se ravise et répète simplement :

— Si vous aviez vu ce que j'ai vu…

Il sortit de sa poche une carotte de tabac dont il arracha avec les dents un gros morceau qu'il coinça contre sa joue.

Par moments, la diligence descendait la pente d'un ravin, heurtait douloureusement le fond rocailleux et remontait sur l'autre versant, en projetant les voyageurs les uns contre les autres. Avec le soleil qui se déplaçait vers l'ouest, la chaleur s'accrochait et la poussière formait un écran à travers lequel les passagers se voyaient de manière floue. Elle bloquait la respiration, elle enduisait les visages, qui devinrent très vite luisants, et cette moiteur prit un aspect gris et marbré en formant de minuscules ruisseaux dans la poussière. L'odeur qui régnait dans la diligence se transforma en puanteur sous l'effet des corps transpirants, et l'inconfort

du confinement devint un véritable calvaire. Shafter remarqua que Josephine Russell affichait une grande maîtrise de soi ; elle refoulait ses sentiments, et il en déduisit qu'elle souffrait de cette épreuve. De temps à autre, consciente de son aspect négligé, elle tamponnait son visage avec son mouchoir.

La route avait bifurqué au centre de l'explosion du soleil bas et brûlant, et ce fut une surprise quand la diligence s'arrêta devant une maison austère et disgracieuse qui se dressait, solitaire, au milieu du néant. Le cocher descendit de son siège, en grognant quand ses pieds touchèrent le sol.

— Arrêt pour la nuit ! s'écria-t-il et il s'éloigna.

Un homme sortit de la maison et se dirigea vers les chevaux, pendant que, l'un après l'autre, les passagers s'extirpaient du véhicule et testaient leurs jambes ankylosées. Shafter tendit la main à la jeune femme pour l'aider à descendre. L'espace d'un instant, il dut la soutenir et il entrevit une défaillance sur son visage. Elle passa ses bras autour de lui et s'accrocha brièvement, puis, gênée, elle recula. Shafter grimpa sur le coffre pour faire le tri parmi les bagages.

— Quelle valise vous faut-il pour la nuit ?

— La petite grise.

Il trouva le bagage en question et le descendit. Il s'arrêta pour contempler la maison. En levant les yeux vers une fenêtre du premier, il aperçut une femme qui observait la diligence. Il jeta un regard en direction de Josephine Russell et constata qu'elle n'avait pas vu cette femme à la fenêtre. Un nuage assombrit brièvement son visage, puis il la précéda dans la cour en terre battue, vers la porte. Trois gros chiens se dressèrent en grognant, mais une voix – une voix de femme, aiguë – jaillit de la maison pour les faire taire.

Josephine Russell murmura :

— Il n'y a donc que des femmes qui tiennent des auberges dans l'Est du Dakota ?

Elle avait eu le temps de jauger plus posément les lieux et elle adressa à Shafter un regard plein de gravité.

— Ça ira ? demanda-t-elle.

— Il faudra bien.

Une femme les rejoignit dans la pénombre du grand salon, une femme qui avait été jeune et qui n'était pas encore très vieille,

en nombre d'années. Elle se tenait en retrait, avec son énorme poitrine, dans sa tenue négligée ; ses yeux dévoraient Shafter, elle avait de la chaleur à lui offrir, mais ils devinrent glacials et méfiants quand ils se posèrent sur Josephine Russell. Il y eut un moment, long et hésitant, pendant lequel elle les observa. Shafter demanda, d'un ton sec :

— Vous avez une chambre pour cette dame ?

— Prenez celle qui est en haut de l'escalier. À gauche.

Il suivit Josephine dans l'escalier. Elle s'arrêta devant une porte et se retourna vers lui, un instant, puis elle ouvrit la porte, entra dans la chambre et se planta au milieu, balayant d'un air impassible les meubles et les couvertures rêches sur le lit. Shafter posa la valise et marcha vers la fenêtre, l'ouvrit difficilement, regarda dehors, puis se retourna vers Josephine. Elle le regarda et il remarqua une trace de gêne, malgré son calme et sa maîtrise de soi.

— Drôle d'endroit, commenta-t-il.

Elle haussa les épaules.

— C'est le seul.

Puis elle demanda :

— Vous allez rester dans les parages cette nuit ?

— Oui.

Il examina la porte en quittant la chambre et constata qu'il n'y avait pas de clé. Il la referma et redescendit. La femme qui tenait ce refuge douteux en plein désert se tenait au pied de l'escalier, elle l'attendait.

Il demanda :

— Cette chambre est convenable ?

Elle haussa les épaules.

— Oui. Mais je demande pas aux gens distingués de venir ici.

— C'est un relais de diligence, non ?

— Qu'elle s'arrête ailleurs !

Elle éclata de rire, ses lèvres étaient épaisses, lourdes et rouges.

— Sauf qu'il y a rien d'autre ! ajouta-t-elle. Vous voulez une chambre ?

Il répondit "Non" et il se sentit rougir, alors il sortit sur la véranda. Il fit le tour de la maison pour l'examiner sous toutes les coutures : ses fenêtres masquées par des stores verts baissés, la peinture qui s'écaillait aux angles, sa laideur. Un escalier extérieur

montait le long du mur est, il y accorda un moment d'attention. Derrière la maison, il y avait une autre véranda, de l'eau et une cuvette. Il se lava et frotta ses vêtements pour ôter la poussière, après quoi il reprit son tour d'inspection. Le soleil tomba dans un impact silencieux de lumière et, venus de nulle part, des cavaliers se découpèrent dans le crépuscule subit. Il s'assit sur les marches de la véranda et les regarda chevaucher jusqu'à la cour, arrêter leurs montures et mettre pied à terre. Des hommes marqués par leur métier, portant des bottes et des éperons, couverts de poussière, brûlés par le soleil, desséchés par la chaleur et creusés par la faim, insouciants et l'œil nerveux, observant tout et rien. Il y avait vers le fond de la maison un bar d'où s'échappèrent soudain des lumières et des voix d'hommes… et de femmes. Shafter se leva et traversa la pièce principale. Il s'arrêta à l'entrée du bar pour observer les femmes ; il marcha jusqu'au comptoir, commanda un verre et resta là, accoudé au comptoir, jusqu'à ce que résonne le triangle annonçant le dîner. Alors, il se dirigea vers la porte de la salle à manger et attendit Josephine.

Elle descendit l'escalier, puis s'immobilisa pour regarder autour d'elle et, quand elle l'aperçut, il vit le soulagement éclairer son visage. Elle avança vers lui, avec un léger sourire, et le suivit dans la salle à manger. Son regard effleura la douzaine d'homme assis autour de la table et embrassa froidement la femme assise au bout, et les deux autres femmes présentes. Shafter comprit qu'elle les avait reconnues aussitôt : une fêlure presque imperceptible sur le visage, vite cachée. Elle s'assit à sa place et ne les regarda plus une seule fois.

Les grandes assiettes et les plats firent le tour de la table. Une fois vides, ils étaient remportés par un jeune Chinois pour être remplis. Un seul homme, déjà ivre, parlait sans cesse, mais les autres convives restaient muets ; ils avaient faim et mangeaient sans faire la conversation. Le bavardage était une coutume de l'Est. Ici, les hommes n'appréciaient pas que l'on transforme un repas en cérémonie et ils ne perdaient pas leur temps à table. Dix minutes après être entrés dans la pièce, la plupart avaient déjà fini et ils s'étaient rendus au bar ; quelques instants plus tard, le reste du groupe quitta la salle à manger, laissant seuls Shafter et Josephine. Elle sirotait son café, fatiguée, mais détendue. À travers

la fumée de son cigare, il regardait l'éclat de la lampe se refléter dans le gris de ses yeux ; il observait la douceur et l'humour qui s'agitaient aux commissures de ses lèvres. Elle croisa son regard et le soutint, en l'observant d'un air songeur ; elle aussi se livrait à ses observations silencieuses. Du vacarme commençait à leur parvenir du saloon, une voix de femme se fit plus stridente. Josephine haussa les épaules et se leva de table.

Il la suivit jusque dans le grand salon et la vit s'arrêter au pied de l'escalier, puis lever les yeux vers le premier étage avec une expression de dégoût. Soudain, elle se retourna, lui prit le bras et ils sortirent de la maison pour se promener sur la route indistincte. Un croissant de lune flottait dans le ciel, très bas, jaune comme du beurre dans la brume, et les étoiles étaient d'énormes masses de cristal cotonneux au-dessus de leurs têtes. Une poussière âcre montait de sous leurs pieds, l'odeur de la terre était forte : les émanations brutales et vigoureuses de la terre elle-même. Il sentait le corps de la jeune femme se balancer au gré de sa démarche ; il sentait la chaleur de son corps, la chaleur de ses pensées. Le désert s'enfuyait dans le noir, informe et mystérieux. Au loin, dans la plaine, un coyote hurlait.

— Vous connaissez cette région ? demanda-t-elle.

— Je connais l'Ouest. J'ai passé du temps dans le Sud-Ouest.

— Ça vous plaît ?

— C'est mieux que ce que j'ai connu dernièrement.

Ils continuèrent pendant presque un kilomètre, d'un pas lent, puis firent demi-tour. Une douzaine de fenêtres de la maison étaient éclairées : seule source de lumière et de chaleur dans cette étendue vide. Un rire perçant se laissait emporter par la brise.

Elle demanda :

— Comment vous appelez-vous ?

— Kern Shafter. Je regrette que vous soyez obligée de dormir ici cette nuit.

Elle ne répondit que lorsqu'ils eurent regagné le porche. Dans un murmure :

— Ça ira.

Elle pénétra dans la maison. Arrivée au pied de l'escalier, elle se retourna vers lui et posa une question qu'elle avait déjà posée :

— Vous serez là ?

— Oui. Bonne nuit.

Elle esquissa un hochement de tête en guise de réponse et gravit l'escalier.

Quand elle fut entrée dans sa chambre, Shafter ressortit de la maison et marcha vers la diligence stationnée dans la cour. Il grimpa sur le toit de la diligence pour récupérer sa valise et sortir un revolver. Assis sur le toit, il soupesa l'arme dans sa paume, négligemment ; il sentait son poids familier, sa présence confortable. Il glissa le revolver dans la ceinture de son pantalon et s'allongea pour finir son cigare, tandis que la nuit se faisait plus profonde encore. L'éclat de la lune n'avait aucun effet sur l'obscurité aveugle ; cette cour, effleurée par les lumières de la maison, ressemblait à une île au milieu de tout ce néant. Les étoiles brillaient intensément, le vent parfumé se leva, le mystère se referma et la solitude s'installa, avec ses questions et son étonnement absolu. Assis, immobile, il ruminait des choses du passé, de vieilles blessures encore brûlantes et de vieux souvenirs toujours doux. Quand il eut repensé à toutes ces choses, quand il eut ressenti leur chaleur, il leur ferma les portes de son esprit, mais, telle une écluse qui fuit, il y avait dans sa volonté et sa résolution des ouvertures par lesquelles s'échappaient encore de minces filets de mémoire. Il s'étira de tout son long, savourant l'effet bénéfique du vent et la quiétude qui s'emparait de lui. En regardant le ciel, il eut l'impression de grandir, de s'élargir ; l'espace en lui était moins encombré. Il pensa : "J'ai pris une bonne décision" et cette certitude lui apporta la paix.

Avec la nuit vint la froideur de l'hiver proche ; son scintillement glacial perçait dans la lueur des étoiles, l'horizon invisible renfermait sa menace d'orage. D'autres cavaliers émergèrent de la nuit, descendirent de leurs montures et entrèrent dans la maison, pour ajouter au vacarme grandissant. Shafter descendit de la diligence et retourna dans la pièce principale. Trouvant deux chaises inoccupées, il les rapprocha, s'assit sur l'une d'elles et posa ses pieds sur l'autre. La grosse femme qui tenait l'établissement le trouva là, placé de manière à voir l'escalier et la porte de la chambre juste au-dessus.

Elle se planta devant lui en souriant. Elle lui souleva son chapeau, le lança dans un coin et, sans se départir de son sourire, promena un doigt sur son front.

— Il n'arrivera rien à votre dame.

— C'est pas la mienne.

— Je suppose que vous n'auriez pas trop de mal avec une femme, si vous le vouliez. Je connais les gars de votre espèce.

— Non, dit-il, vous ne les connaissez pas.

— Me dites pas ce que je connais pas, répliqua-t-elle, presque cinglante.

Mais son petit sourire réapparut pendant qu'elle continuait à l'observer.

— Pas la peine de vous coucher en boule devant sa porte, dit-elle. Ça va devenir bruyant, mais il ne se passera rien.

— Non, rien, confirma-t-il.

— Vous avez l'intention de rester ici toute la nuit ? Ici même ?

— Oui.

Elle cessa de sourire et prit un ton doux, moqueur, légèrement envieux.

— C'est romantique, hein ? Pauvre idiot.

Brusquement, elle posa la main sur le ventre de Shafter, sur la bosse du revolver sous son manteau.

— À votre place, j'exhiberais pas ce truc par ici. Il y a au bar deux ou trois types qui pourraient vous arracher votre bague en diamant sans même vous faire une égratignure.

— Oh, fit-il avec un large sourire, des durs à cuire.

Elle fut surprise par sa réaction. Ses lèvres s'entrouvrirent, hésitantes, pendant qu'elle l'observait. Shafter se renversa sur sa chaise : un homme tranquille que rien ou presque ne semblait préoccuper, qui ne se dévoilait pas. Il était bien habillé et elle savait, sans même y réfléchir, qu'il lui était bien supérieur, et peut-être n'avait-il que mépris pour elle. Elle détestait ce genre d'hommes, encore plus que ces rustres qui venaient ici, sous son toit, avec leurs appétits ; elle les détestait, habitée par le puissant désir de planter ses griffes en eux – ces types chics, ces types décontractés – pour les rabaisser à son niveau. Pourtant, elle constata qu'elle ne détestait pas cet homme. C'était exactement ce qu'elle venait de dire : il avait des manières qui plaisaient aux femmes, et un charme auquel elles étaient sensibles. Mais apparemment, il s'en fichait.

Elle voulut le toucher de nouveau, mais retint son geste.

— Ah, bon sang, murmura-t-elle, on se sent seule ici. Parfois… Si vous êtes assez fou pour rester assis ici toute la nuit, je vous apporterai une couverture tout à l'heure. Et peut-être du café chaud.

— Je serai là.

Elle était déjà repartie, mais elle s'arrêta et se retourna ; ses yeux le scrutèrent avec un soupçon d'espoir. Les épreuves de la vie avaient commencé à creuser ses rides, mais c'était toujours une jolie femme, dans le genre flasque et lourd. Un peu plus d'attention apportée à sa mise lui aurait rendu service, mais elle était au-delà de ça. Elle haussa les épaules et pénétra dans le saloon, de plus en plus bruyant.

Le plafond de la chambre de Josephine était fait de planches de bois brut disjointes. Il y avait une seule fenêtre, dotée d'un store vert décoloré par le soleil et la pluie battante. Une lampe allumée reposait sur une table faite de fragments de caisses en bois ayant contenu des conserves. Au-dessus de la table, un miroir terni était accroché de travers. Le lit à colonnes était en acajou massif, abandonné peut-être par un convoi de chariots passé par ici ; dessus étaient posés un édredon plein de bosses et un oreiller sans taie. Le plancher était jadis recouvert d'une peinture couleur plomb, presque entièrement écaillée maintenant, ne restaient que quelques plaques lépreuses, grises et brunes.

Debout au milieu de la pièce, Josephine repensait aux personnes qui se trouvaient en bas et elle entendait le bruit qui montait, avec de plus en plus de véhémence ; elle entendait surtout les voix des femmes. Elle haussa les épaules et marcha vers le lit ; elle souleva l'édredon pour examiner les deux couvertures bleues de l'armée qui faisaient office de draps. Elle se pencha pour les regarder de plus près, puis les ôta pour étudier le matelas. Elle fit courir son doigt le long des coutures. "Au moins, il n'y a pas de punaises", pensa-t-elle et elle se prépara pour la nuit.

Après avoir coincé l'unique chaise sous la poignée de la porte, elle éteignit la lumière et demeura un instant face à la fenêtre pour contempler la cour. Elle vit un homme couché sur le toit de la diligence, en train de fumer un cigare, et malgré l'obscurité intense qui régnait au-delà des lumières de la maison, elle crut reconnaître la forme des épaules de Shafter. La pensée de cet

homme, vagabonde, étrange et légèrement réconfortante, l'immobilisa un petit moment, puis elle se glissa entre les couvertures.

Il y avait des hommes dans les chambres voisines, leurs lumières filtraient entre les planches voilées des cloisons ; leurs voix lui parvenaient distinctement : ils se racontaient des histoires, chacune pire que la précédente. Elle demeura couchée, sans bouger, parfaitement réveillée ; elle entendit une bagarre éclater et se propager dans toute la maison sous forme de grognements, de fracas et de bruits de chute. Un homme poussa un juron, un coup de feu retentit et une femme hurla, après quoi un homme jaillit dans la nuit et s'enfuit au triple galop. Vers minuit, un individu monta lentement l'escalier, son poids faisait craquer le parquet fragile. Il avança dans le couloir, en raclant le mur avec ses mains. Il rencontra la poignée de la porte et s'arrêta ; Josephine entendit la poignée tourner et la porte céder, puis un autre voyageur monta à son tour, d'un pas léger. Un seul mot fut murmuré, suivi d'un coup violent qui expédia un des deux hommes contre le mur. Il dégringola l'escalier à toute allure. L'homme qui était monté si légèrement redescendit avec la même discrétion. Josephine pensa : "Il veille sur moi", et elle pensa à Shafter, avec soulagement une fois encore. Peu à peu, un semblant d'ordre s'instaura dans cet asile de fous, à mesure que les pensionnaires s'endormaient et que les clients repartaient.

2

À L'OUEST DE LA RIVIÈRE

À 1 heure du matin, Shafter quitta son siège au pied de l'escalier et se rendit au bar. Tout le monde était parti, à l'exception d'un ivrogne étendu sur la table de billard, inconscient, et d'un employé à la mine lugubre qui faisait le ménage. Shafter commanda un whisky et alla s'asseoir à une table avec son verre ; la femme qui semblait tenir cet établissement émergea d'une autre partie de la maison et prit place face à lui. La flamme de sa vitalité avait visiblement faibli car elle appuya ses coudes sur la table pour soutenir sa tête, les yeux fixés sur le dessus de feutre vert. Elle murmura :

— Dure manière de gagner sa vie, hein ?

Shafter ne dit rien. Son silence incita la femme à lever la tête. Il lui sourit et fit glisser son verre sur la table. Elle l'observa longuement, elle avait perdu tout éclat.

— Non, murmura-t-elle. Je ne supporte plus la vue de l'alcool.

Elle se tourna vers le barman.

— Apporte-nous du café, Bill.

Elle remarqua alors l'ivrogne sur la table de billard.

— Et fiche-moi dehors cet abruti répugnant avant qu'il plante ses éperons dans une table à mille dollars.

Le barman était un homme taciturne qui prenait tout au pied de la lettre. Il marcha jusqu'au billard, glissa les bras sous l'ivrogne endormi et le poussa d'un coup sec. L'ivrogne tomba mollement, à genoux d'abord, puis sa tête heurta le sol, il ouvrit grande la bouche. Il roula sur le côté, agita les bras et ne bougea plus. Bill se dirigea ensuite vers l'arrière de la maison.

— Regardez-le, dit la femme avec un dégoût cinglant en montrant l'ivrogne. C'est ça un homme. Ils ressemblent tous à ça. Il va

dessoûler, prendre un petit-déjeuner et s'en aller. Mais il reviendra dans deux ou trois jours. Voilà comment je dois gagner ma vie.

Shafter demanda :

— Vous ressentez ça tous les soirs ?

— Tous les soirs.

— Il est temps de passer à autre chose, alors.

— Tous les endroits se valent, répondit-elle et elle le regarda avec un petit regain d'intérêt.

S'apercevant qu'il l'observait fixement, elle se redressa et passa sa main sur ses cheveux, délicatement.

— Est-ce que je suis aussi affreuse que j'ai l'impression de l'être ?

— Comment vous vous appelez ?

— May. Il y a une autre May ici, mais elle, c'est May la Sainte.

— Toutes les femmes sont belles, May.

— Idiot. Ne dites pas ça. Vous ne le pensez pas. Et même si vous le pensiez, ça inciterait une femme comme moi à penser à des choses auxquelles elle ne devrait plus penser.

Mais les paroles de Shafter lui avaient remonté le moral.

— Vous avez roulé votre bosse, hein ? dit-elle.

— Oui.

— Vous fuyez quelque chose.

Il la gratifia d'un autre sourire, ce sourire naturel et insouciant qui le transformait, qui chassait l'obscurité en lui. Il éprouvait de la compassion pour cette femme, mais il l'exprimait avec ses yeux, plutôt que de gâcher des paroles. Il resta assis avec elle et l'accepta comme elle était.

— Tout le monde fuit quelque chose, May. Ou court après quelque chose.

— Vous avez des ennuis ?

— Non. Je ne suis pas obligé de regarder derrière moi.

— Mais vous n'avez jamais été obligé de venir dans ce genre d'endroit pour vous amuser, hein ? dit-elle en le jugeant avec sa profonde connaissance des hommes. Les gens de votre espèce, c'est plutôt le théâtre et les bonbons, les salons des restaurants à la mode.

Pour la deuxième fois de la soirée, elle le prit par surprise et le fit rougir.

— Parlons du temps, May.

Elle le scruta, amusée de voir qu'elle était capable de le plonger dans l'embarras, mais intriguée également : la gêne était une chose rare chez un homme, et cela dépassait les limites de son expérience. Elle haussa les épaules.

— Sans doute que je ne connais pas très bien les gens de votre espèce. Je n'en ai connu qu'un seul. Il y a longtemps. Si je savais où il est maintenant, je lui écrirais juste pour lui raconter ce que je suis devenue quand il en a eu fini avec moi.

Une pointe d'amertume perça dans sa voix quand elle ajouta :

— Peut-être que ça l'inciterait à ajouter un petit quelque chose dans la corbeille la prochaine fois qu'il ira à l'église.

— Comment savez-vous qu'il va à l'église, May ?

— Il est de bon ton pour quelqu'un comme lui d'épouser une personne respectable et d'aller à l'église, pour acheter sa place au paradis. Nul doute que, quand il devient sentimental, il se dit parfois : "Je me demande où elle est maintenant." Mais il ne regrette pas pour autant. Les hommes comme lui sont fiers d'avoir un bon souvenir honteux. Quant à la femme, elle peut juste se débrouiller toute seule.

Elle se pencha vers lui et laissa voir une vieille, très vieille colère.

— Je n'aime pas les hommes de votre espèce.

À peine eut-elle prononcé ces mots que sa bouche s'adoucit.

— Mais vous, je vous aime bien. Ça explique certainement comment je me suis retrouvée ici.

Bill revint avec deux tasses de café, noir, brûlant et infect, puis il reprit ses tristes corvées. Shafter versa son whisky dans son café et le but lentement. Il était décontracté sur son siège, totalement détendu ; il savourait les petites saveurs, les sons et les couleurs qui l'entouraient. En l'observant, May pensa : "Je pourrais le prendre pour un gentleman, sauf qu'il a balancé George Dixon au pied de l'escalier." Ce qui l'incita à déclarer :

— Vous vous emportez trop facilement. Dixon n'avait pas l'intention d'entrer dans la chambre de cette dame. Il était juste ivre.

— Il n'y a qu'une seule façon de traiter les Dixon.

— Il se pourrait qu'il revienne. C'est un méchant.

— Si vous frappez les Dixon suffisamment fort, répondit-il, ils ne reviennent pas. Si vous êtes trop tendre, ils reviennent.

Elle dit :

— Vous vous dévoilez petit à petit. Vous changez au fur et à mesure. Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous ?

Il la regarda avec plus d'attention.

— Comment ça, May ?

— Vous avez besoin d'un petit pécule ? J'ai beaucoup d'argent.

Il ne répondit pas immédiatement et il cessa de sourire. Il finit son café, puis se leva. Le regard de la femme resta posé sur lui.

— Je ne vous ai pas vexé, si ? demanda-t-elle.

Il secoua la tête.

— Non, May, je me sens très bien grâce à vous. Mais je n'en ai pas besoin.

Elle le suivit jusque dans le grand salon.

— Vous n'êtes plus obligé de rester en bas. Prenez la chambre en face de votre dame.

Il se tourna vers elle, la toisa. Le calme de ses yeux et leur expression la remplissaient de bien-être. Elle avait envie de le toucher, d'enfouir les doigts dans ses cheveux noirs, elle avait envie de se rapprocher de lui et de lui tendre sa bouche. Mais elle recula. C'était une femme réaliste qui savait que, pour lui, elle était un récipient vide depuis longtemps. Cela faisait bien des années qu'elle n'avait pas éprouvé cela pour un homme.

— Pourquoi m'avez-vous offert de l'argent, May ?

— On peut toujours espérer. Vous auriez pu l'accepter. Vous auriez pu rester.

Il se dirigea vers l'escalier et se retourna en l'atteignant, une main posée sur la rampe.

— Souvenez-vous de ce que je vous ai dit : toutes les femmes sont belles.

Elle secoua la tête, meurtrie par ce qu'elle désirait et ne pouvait avoir.

— Si vous voulez être gentil, ne dites jamais ça à une femme comme moi.

Elle le regarda monter au premier.

Elle était encore au pied de l'escalier à 5 heures du matin quand, après le petit-déjeuner, il quitta les lieux. Elle s'était donné beaucoup de mal pour se coiffer, elle avait atténué les rides autour de ses yeux avec des serviettes froides et elle avait enfilé la robe

qu'elle mettait pour aller à Fargo. Mais elle ne lui dit pas un mot quand il passa devant elle car il était avec Josephine et elle avait parfaitement conscience de son rang. Quand ils furent sortis, elle se rendit sur la véranda tandis que la diligence faisait demi-tour dans la cour. Elle le vit se pencher à la fenêtre et la regarder ; elle se figea et suivit des yeux la diligence qui s'éloignait dans sa poussière, jusqu'à devenir un simple point au loin.

L'homme qui avait été éjecté de la table de billard la nuit précédente sortit de la maison avec une lenteur douloureuse. Il s'arrêta à côté d'elle, surpris par la douleur dans ses os.

— Nom d'un chien, dit-il, ça a dû être une sacrée nuit. Quelqu'un a traversé le bar à cheval, May? J'ai été piétiné sur tout le corps.

— Non. Tu es tombé, c'est tout.

— Du toit, alors, murmura-t-il et il marcha vers son cheval.

Il grogna en se mettant en selle, se retourna et fit un signe de la main.

— À bientôt, May.

Elle regardait toujours la diligence, mais elle dit, avec un petit sourire :

— OK, Tom. Sois sage et reviens me voir.

La diligence suivait les ornières jumelles de la route, au cœur de la prairie, sous le flot montant du soleil clair et brillant. Pendant une demi-heure, le monde baigna dans la fraîcheur du matin, sa lumière éclatante et purifiante, et pendant ce laps de temps, les horizons dessinèrent des lignes bien nettes au loin. Puis la fraîcheur disparut et le brouillard léger commença à se lever, la poussière enveloppante envahit l'intérieur de la diligence et la monotonie du voyage les saisit de nouveau. Trois des passagers s'étaient arrêtés à l'escale de nuit ; il ne restait que le gros homme, Josephine et Shafter. Celui-ci cala ses épaules dans le coin, posa ses pieds à plat sur le plancher et s'endormit.

Quand il se réveilla, une série de petits traits noirs irréguliers montaient et descendaient dans le vide, et les chevaux qui avaient senti que leur destination était proche galopaient maintenant de leur plein gré, sans les exhortations du cocher. Quelques instants plus tard, la diligence pénétra dans la rue principale de Fargo,

passa entre deux rangées de maisons aux murs de bois brut, tourna à un coin et s'arrêta devant l'abri d'un arrêt, à proximité d'une voie ferrée unique.

Le cocher descendit, en braillant :

— Fargo ! Votre train est en vue !

Il grimpa sur le coffre et lança les bagages sur le sol sans aucune considération pour leur contenu. Shafter sauta à terre et tendit la main à Josephine. Il alla récupérer les bagages de la jeune femme et les empila au bord de la voie ferrée, puis recula pour allumer un cigare. Le train avait surgi de l'est ; ses roues faisaient chanter les rails et son sifflet annonçait son arrivée d'une voix enrouée. Des habitants vinrent en flânant pour briser l'ennui de la journée et toucher encore une fois, un instant, l'Est d'où ils venaient, pour saisir, dans l'agitation enfumée du train, ce sentiment de mouvement, d'excitation et de liberté qui avait incité la plupart d'entre eux à émigrer dans l'Ouest, mais qu'ils avaient perdu dès qu'ils avaient pris racine ici.

Josephine se tourna vers Shafter et l'observa avec gravité.

— Vous avez été très aimable. Si je ne vous revois pas, permettez-moi de vous souhaiter bonne chance.

— Je prends le train.

— Pour Bismarck ?

Elle exprima avec ses yeux un vague plaisir.

Shafter hocha simplement la tête, car la locomotive accostait en faisant retentir sa cloche et crachant des bouffées de vapeur. Deux fourgons à bagages et cinq voitures de voyageurs effectuèrent un arrêt saccadé en grognant, et les passagers jetèrent des regards curieux à travers les fenêtres sales. Un capitaine de l'armée descendit sur le quai pour entamer une promenade vigoureuse, sa casquette inclinée de manière désinvolte sur ses longs cheveux d'un roux éclatant. Le chef de train, posté au bout du quai, s'écria :

— Fargo ! Fargo ! Vingt minutes d'arrêt pour déjeuner !

Des passagers se précipitèrent vers le buffet. Pendant ce temps, Josephine approcha du train, et Shafter lui donna le bras pour l'aider à monter sur la plateforme la plus proche, puis il alla chercher ses bagages pour les transporter dans le wagon. Après avoir déposé sa propre valise sur un siège inoccupé, il redescendit et se dirigea vers le buffet. Plusieurs passagers s'étaient assis autour

d'une longue table, devant une rangée de plats préparés pour un service rapide ; d'autres, qui n'avaient pas trouvé de place, se penchaient par-dessus les têtes des chanceux pour se préparer des sandwiches de fortune. Shafter avisa une pile de boîtes contenant des sandwiches tout prêts, il en prit deux, les paya et retourna auprès de Josephine.

— On ne sait jamais quand ces trains arrivent à destination, dit-il en lui tendant une boîte à sandwiches.

Sur ce, il regagna sa place et commença à manger. La cloche de la locomotive retentissait de nouveau et le chef de train criait : "Tout le monde à bord!" pour appeler les passagers qui se trouvaient toujours au buffet. La locomotive desserra ses freins et produisit un premier *tcheuf* brutal qui se répercuta dans tous les wagons. Le train démarra lentement, puis gagna de la vitesse, tandis qu'une passagère se mettait à hurler car un retardataire sorti du buffet à toute allure courait sur le quai pour attraper de justesse le garde-fou du dernier wagon. Les habitants de Fargo rassemblés applaudirent cette touche supplémentaire de mélodrame et la locomotive lança son adieu rauque, en accélérant encore, soulevant dans son sillage des tourbillons de poussière et des papiers sur la voie. Elle laissa derrière elle une odeur de vapeur, de charbon et d'huile chaude ; elle laissa également le souvenir de l'animation et du mouvement ; et elle laissa, dans le cœur de plus d'un habitant de Fargo, la décision encore un peu floue d'arracher ses racines de nouveau, comme il l'avait déjà fait, pour pénétrer dans cet Ouest éclatant dont les distances inconnues renfermaient une perpétuelle promesse de fortune et d'aventures.

Les wagons, rebuts d'autres lignes de chemin de fer, dans l'Est, tanguaient sur cette voie ferrée nouvelle pas encore totalement stabilisée, reliés par leurs attelages tendus ou se percutant quand la locomotive réduisait légèrement sa vitesse. Des scories frappaient les fenêtres et la fumée s'étirait sur toute la longueur du train, le sifflet lançait ses avertissements enroués à travers le paysage. Ici et là, une voie d'évitement longeait brièvement la voie principale ou une cabane de chantier jaune se dressait solitaire sous le soleil. Au loin, de temps à autre, un groupe d'antilopes, surpris en train de brouter, s'enfuyait avec une magnifique légèreté. Plus rarement, Shafter apercevait un ranch ou un cavalier,

ou du bétail. Les pieds posés sur le siège opposé, il s'endormit, et se réveilla un peu plus tard pour constater que le train s'était arrêté dans une ville constituée de quatre cabanes faisant face à la voie ferrée. Il se rendormit jusqu'à ce que le chef de train s'écrie : "Bismarck!"

Les cabanes grises, les constructions branlantes et les corrals défilèrent, puis la rue principale apparut : une longue rangée de saloons, de commerces, d'écuries de louage, de hangars, collés les uns aux autres, grossièrement. Le train s'arrêta, des têtes apparurent derrière les fenêtres et des gens montèrent pour chercher des amis. Shafter prit sa valise et quitta le wagon.

Le soleil s'était couché, la fraîcheur commençait déjà à se répandre sur la terre. Il avait plu à Bismarck, et la poussière jaune, devenue grise et glissante, recouvrait les chaussures des personnes présentes. Une ambulance militaire attendait près de la voie, conduite par un caporal ; deux dames s'en approchèrent et furent emmenées à toute allure. Pendant ce temps, Josephine Russell descendit du train, se dirigea vers un homme aux cheveux gris et l'embrassa. Il lui prit ses bagages et s'éloigna, mais Josephine Russell s'arrêta un instant pour se retourner vers Shafter. Une impulsion la fit aller vers lui.

— Je vous souhaite bonne chance, dit-elle.

— Je m'en souviendrai, répondit-il en soulevant son chapeau, et il la regarda partir.

C'était une femme joyeuse et vive, elle lui avait présenté ce beau visage serein qu'il admirait, et regardant sa silhouette qui s'éloignait, il éprouva un léger regret, le regret d'un homme qui voit disparaître la beauté et la grâce.

Les wagons étaient vides maintenant ; la locomotive avait été découplée et déplacée car la voie ferrée n'allait pas plus loin vers l'ouest en cette année 1875. Au-delà de Bismarck, il y avait le fleuve Missouri boueux, et au-delà s'étendaient les terres inconnues des Sioux où, depuis dix ans maintenant, par intermittence, des petites colonnes et des détachements de l'armée avaient pénétré et s'étaient battus, tour à tour vainqueurs et vaincus. Shafter souleva sa valise et se dirigea vers un chariot sur lequel était assis un homme. Il lui demanda :

— Où se trouve le fort Abraham-Lincoln ?

L'homme tendit le doigt vers le sud-ouest.

— Faut suivre cette route. Six kilomètres jusqu'au Point. Là, y a le bac. Puis il ajouta : Montez.

Shafter lança sa valise à l'arrière du chariot et s'assit à côté de l'homme qui fit avancer son attelage au trot. À son extrémité, la rue formait un coude, puis gravissait, descendait et contournait des plissements de terrain, passant parfois devant une maison, ou des Indiens à cheval qui avançaient têtes baissées et indifférents, les pieds tournés vers l'extérieur, dos voûtés. L'attelage continua à trotter tranquillement, en se trémoussant, et produisant une petite mélodie de chaînes de harnais. Au bout des six kilomètres, ils atteignirent une falaise sur laquelle se dressait un ensemble de maisons, éloignées les unes des autres et orientées dans toutes les directions. Au-delà de la falaise, le terrain plongeait vers la plaine, jusqu'au Missouri. De l'autre côté du fleuve, le fort trônait au sommet de son promontoire, avec ses maisons bien ordonnées et bien entretenues, impressionnant. Le conducteur du chariot freina fortement dans la descente qui menait au quai du bac et montra les constructions de part et d'autre.

— Si vous avez de l'argent à dépenser, venez pas ici. C'est ce qu'on appelle le Point. C'est en dehors de la réserve militaire. Un sale endroit, l'ami.

Il relâcha les freins et le chariot roula jusqu'au pont d'un bateau à vapeur, splendide jadis, mais qui n'était plus qu'une sorte de chaland aménagé. Sur le poste de pilotage, une plaque dorée indiquait son nom : *L'Union*. C'était l'unique élément solide car quand les amarres furent larguées, les antiques moteurs secouèrent toute la carcasse du bateau. Ils firent un bond en avant au milieu des remous, près du bord, puis atteignirent le chenal central où ils furent happés par un courant trompeur, caché sous la surface boueuse. *L'Union* trembla de partout, sembla s'immobiliser et perdit son erre. Il dériva en travers du courant, dévala cinq cents mètres et retrouva enfin les eaux calmes. Les moteurs ébranlant sa vieille charpente, il remonta lentement à contre-courant et se faufila dans son mouillage. Le charretier relâcha les freins, lança son attelage au galop à coups de fouet et gravit la pente vers le sommet du promontoire. Arrivé en haut, il se rassit au fond de son siège et soupira.

— Un jour, ce foutu bateau va dériver jusqu'à Yankton. À moins qu'il n'explose avant.

Les murs du fort étaient constitués par l'arrière de la caserne, des entrepôts, des quartiers des officiers et des écuries, tous orientés face à un vaste terrain de manœuvres qui s'étendait sur trois cents mètres, au moins. Le charretier s'arrêta devant le corps de garde, prononça le mot "Intendance" et fut autorisé à entrer.

— Savez-vous où se trouve le bureau de l'adjudant-major ? demanda Shafter.

— Là-bas, au bout du bâtiment de l'intendance.

— Merci pour tout, dit Shafter et il s'éloigna avec sa valise.

Il longea le terrain de manœuvres, en marchant sur des planches qui bordaient les quartiers des troupes, et quand il passa devant ces longs bâtiments, il entendit des bruits de vaisselle provenant du mess situé à l'arrière de chaque quartier. C'était l'heure du dîner, le soleil se couchait à peine derrière la crête à l'ouest du fort, et le cérémonial de la retraite approchait car des officiers d'ordonnance sortaient des écuries et faisaient traverser le terrain de manœuvres à leurs chevaux en direction du quartier des officiers. Il venait d'atteindre la porte du bureau de l'adjudant-major quand le clairon du corps de garde lança le premier appel.

Il entra juste à temps pour voir un énorme et grand lieutenant-chef enfiler un casque de cérémonie surmonté d'une plume, ajuster la jugulaire et accrocher son épée à sa ceinture. Ses bajoues s'ornaient d'épais favoris soyeux qui encadraient une bouche charnue, un nez solide et deux yeux perçants et sombres. Il regarda Shafter.

— Oui ? demanda-t-il en se dirigeant vers la porte. Oui ?

— J'attendrai que le lieutenant rentre de la retraite, dit Shafter.

— Très bien, répondit le lieutenant.

Il franchit la porte en coup de vent, suivi par un adjudant-chef au visage rougi par des années d'intempéries et de vie difficile. Un brigadier-chef, le bras en écharpe, resta dans le bureau,

Shafter regarda cinq compagnies de cavalerie sortir des écuries, en colonne, pour se rendre sur le terrain de manœuvres. Les ordres des officiers claquaient dans l'air figé. "Colonne demi-tour à droite ! Coooompagnie, halte ! Formez les rangs !" Des cavaliers trottinaient vivement ici et là, arrachant de brefs nuages

de poussière au terrain sec. L'une après l'autre les cinq compagnies s'alignèrent ; chacune montait des chevaux aux robes identiques et leurs étendards colorés flottaient au sommet de la hampe fixée à l'étrier du porte-drapeau. Pendant un instant, le régiment demeura immobile ; les soldats faisaient un avec leurs selles McClellan, les talons bien bas et le dos redressé, le sabre pendant sur le côté gauche, la carabine suspendue à la ceinture du côté droit, le casque de cérémonie enfoncé jusqu'aux yeux. Ainsi attendait le 7e de cavalerie, discipliné et impassible, une longue et double rangée de visages sombres majoritairement moustachus – des visages agréables, burinés, des visages irlandais, des visages éprouvés et juvéniles, des visages exemplaires, des visages sauvages – tous dirigés droit devant, vers le commandant de la compagnie et l'adjudant-major qui recevait son rapport. Après cela, il fit faire demi-tour à son cheval et avança d'une quinzaine de mètres au trot pour s'arrêter devant une mince silhouette, en équilibre sur sa monture, agile et vigilante.

Même à cette distance, Shafter reconnut le commandant : cette longue chevelure fournie, presque dorée, que même le casque ne parvenait pas à masquer ; cette large moustache de dragon, fauve, qui affinait le nez aquilin et osseux, et accentuait la profondeur des orbites ; ce corps ondulant, musclé et agité, contraint temporairement de maîtriser sa rébellion incessante. Sur ce cheval se tenait une légende vivante, l'élève le plus indiscipliné et le plus pauvre de sa promotion de 1861 à West Point ; dont les assauts sauvages et la passion dévorante pour l'action directe avaient fait de lui un général de division à vingt-cinq ans et qui était maintenant lieutenant-colonel du 7e de cavalerie, ainsi que son commandant du fait de l'absence du colonel Sturgis. En Amérique, tout le monde connaissait le visage de cet homme. Ces lèvres fines à moitié cachées par la moustache tombante, cette mâchoire anguleuse et avide, ces yeux bleus profondément incrustés qui cherchaient l'attention, qui cherchaient n'importe quelle audace pour justifier cette attention, étaient familiers de tous.

Custer répondit au salut de l'adjudant-major d'un mouvement brusque du bras. Une parole fut échangée. L'orchestre attaqua une marche rapide, sans quitter sa position à droite de l'alignement. Les officiers avancèrent lentement sur leurs montures, se mirent